

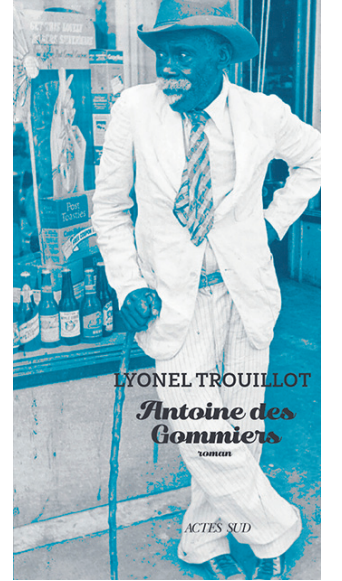


LITTÉRATURES

Tordre les barreaux

Antoine des Gommiers
de Lionel Trouillot

Actes Sud, Arles, 2021,
208 pages, 18 euros.



DANS les quartiers pauvres de Port-au-Prince, les « corridors » de la capitale haïtienne, deux frères, Franky, celui qui veut devenir écrivain, et Ti Tony, celui qui se tourne vers les petites combines, racontent leur monde. Lionel Trouillot poursuit son œuvre (*La Belle Amour humaine*, 2011 ; *Ne m'appelle pas Capitaine*, 2018...), et elle est remarquable.

Parce qu'« il faut une vie avant de mourir », Franky, coincé sur sa chaise roulante, plonge dans le passé à la recherche de la figure de son aïeul, Antoine, du village des Gommiers, « illustre houngan [chef spirituel vaudou] et devin » dont « les prouesses [sont] restées dans les mémoires » et que sa mère tant aimée n'en finissait pas de célébrer comme un « Père Noël rétroactif ».

Passant sa vie à naviguer entre l'histoire et la fable, le rationnel et l'irrationnel, Franky considère que les prédictions du houngan étaient « le fruit d'une saisie instinctive du jeu des causes et conséquences qui liaient le passé, le présent et l'avenir. Ce que l'on prenait pour un don était en fait un art doublé d'une amitié : un grand désir de voir le chemin que tu portes en toi ». Dans la biographie qu'il entend de lui consacrer, le plus important réside moins dans l'évocation du personnage que dans le partage de maximes et d'aphorismes qui reconnaissent à chaque individu, même le plus démuné, le pouvoir de décider de son destin et de participer à la construction du monde : « Ne faudrait-il pas lire les prédictions d'Antoine des Gommiers non comme la description d'un avenir inévitable, mais comme le rappel qu'il n'y a d'avenir que comme nous le faisons ? »

Dans *L'Invention du désert*, le chef-d'œuvre (épuisé) de l'Algérien Tahar Djaout, le narrateur établit la chronique d'Ibn Toumert, fondateur de la dynastie almohade, tout en racontant sa propre enfance et ses voyages. De même, *Antoine des Gommiers* alterne deux récits, deux univers : dans une typographie classique, Ti Tony décrit avec réalisme sa vie ; en italique, Franky retrace la légende. Ti Tony pratique une syntaxe orale et un vocabulaire familial ; les chroniques de Franky – lues par son frère – sont écrites dans un langage soutenu, littéraire jusqu'à en être parfois « ampoulé ».

Le style n'est évidemment pas qu'affaire d'esthétique. C'est le miroir qui grossit les différences dans un univers où tout pourrait pourtant se ressembler. Mais chacun a sa façon de résister à la violence du réel dans un pays où « l'État, quand il réalise que tu existes, c'est plus un mal qu'un bien ». « Et parce que la vie, quand tu ne peux pas l'inventer en vrai, tu l'inventes quand même en rêve », Franky a fait le choix d'imaginer un passé où un homme sait voir l'« objectif derrière l'obstacle ». Le débrouillard Ti Tony doute de la légende, voire la rejette ; il préfère affronter la réalité du présent dans toute sa laideur. « Avec quoi, dans ce foutu merdier, pourrait-on créer du bonheur ? »

L'aboutissement des deux récits sera malgré tout le même : la dénonciation des inégalités sociales, des sectes, des politiques oppressives. « Tu as beau adopter des identités successives, tu deviens l'autre que tu peux » – prostituée, chef de gang, maçon, ou migrant, ou chroniqueur. Quand Ti Tony demande à son frère : « Qu'est-ce que tu fous ? », Franky répond : « Je cherche le mot juste. » Trouillot a le mot, le rythme, les visions merveilleusement justes.

ALI CHIBANI.

AMÉRIQUES

QUI CROIT LUTTE. Discours devant le Sénat brésilien lors du procès en destitution, suivi de LE COUP D'ÉTAT, UN PROCESSUS. – Dilma Rousseff
Éditions Unes, coll. « Unes Idées », Nice, 2020, 64 pages, 12 euros.

Trois actes : destitution « frauduleuse » de la présidente brésilienne Dilma Rousseff ; proclamation « injustifiable » de l'inéligibilité de M. Luiz Inácio Lula da Silva, son prédécesseur ; et élection-surprise de M. Jair Bolsonaro. Quatre ans après son éviction, en 2016, M^{me} Rousseff résume dans un court texte les étapes du processus qui a écarté du pouvoir le Parti des travailleurs (PT, gauche) au Brésil : un coup d'État aux formes nouvelles. Non plus une « hache qui abat l'arbre de la démocratie », mais plutôt un « arbre de la démocratie envahi par des champignons et parasites qui le rongent de l'intérieur, produisant une variante de l'État d'exception, sur une pente toujours plus autoritaire ». L'avènement du gouvernement de M. Bolsonaro, soutenu par les conservateurs, marque le point culminant de cette procédure destinée à « rendre possible l'adoption d'un programme néolibéral d'un autre âge ». Une politique dont les mécanismes mettent en péril à la fois l'État social et l'État de droit.

ELLIOTT AUBERT

CONTAGION VIRALE, CONTAGION ÉCONOMIQUE. Risques politiques en Amérique latine. – Pierre Salama
Éditions du Croquant, Vulaines-sur-Seine, 2021, 168 pages, 15 euros.

En 2020, la richesse nationale de l'Argentine était la même qu'en... 1974. Pierre Salama dresse ici une analyse détaillée de l'impact dramatique de la pandémie de Covid-19 sur le sous-continent. Un virus qui se déploie sur un « corps déjà malade », où se multiplient – après une décennie d'amélioration notable – les inégalités, le chômage et les violences. Dans un contexte où, depuis les années 1990, l'« hyperglobalisation » n'a fait que fragmenter territoires et nations... La pandémie est ainsi un facteur exogène qui précipite des tendances déjà à l'œuvre, dont une stagnation économique sur une longue période. Pour Salama, on assiste désormais à une « contagion politique » : celle du développement de droites extrêmes et réactionnaires, à commencer par la présidence de M. Jair Bolsonaro au Brésil. Dans ce cadre de « crise structurelle », l'économiste invite à des réponses de « rupture », à commencer par une politique de redistribution salariale et fiscale radicale, la revalorisation d'une agriculture paysanne et une politique publique « agressive » tant dans l'industrie que dans la recherche et développement.

FRANCK GAUDICHAUD

EUROPE

CAPITULATION ENTRE ADULTES. Grèce 2015 : une alternative était possible. – Éric Toussaint
Syllepse, coll. « Points cardinaux », Paris, 2020, 224 pages, 18 euros.

Le titre ne trompe pas. À contre-courant du récit dominant à gauche, cet ouvrage conteste l'analyse de la crise grecque présentée par l'ancien ministre des finances du gouvernement Syriza, M. Yanis Varoufakis, dans son livre *Conversation entre adultes* (Les Liens qui libèrent, 2017). Coordinateur des travaux de la commission d'audit de la dette mise en place par la présidente du Parlement à Athènes en 2015, Éric Toussaint dépeint un gouvernement grec « modéré », soumis aux « chantages » et aux « diktats » de ses « partenaires » européens. La stratégie de négociation de la « diplomatie secrète » mise en œuvre par M. Varoufakis aurait selon lui facilité la capitulation du premier ministre Alexis Tsipras à la suite du référendum du 5 juillet 2015, au cours duquel les Grecs se sont prononcés contre les exigences de leurs créanciers. Et pourtant, à chaque étape, les solutions ne manquaient pas. Suspendre le paiement de la dette, en effectuer un audit, appeler à la participation citoyenne, décréter la fin du mémorandum : toutes ces pistes – inscrites dans le programme initial de Syriza – ont été ignorées par M. Varoufakis au moment des événements et le sont également dans son ouvrage.

E. A.

« ET LES JUIFS BULGARES FURENT SAUVÉS... ». Une histoire des savoirs de la Shoah en Bulgarie. – Nadège Ragaru
Presses de Sciences Po, Paris, 2020, 384 pages, 22 euros.

Au terme d'une décennie d'enquête, la chercheuse Nadège Ragaru apporte une pierre essentielle à l'histoire des savoirs de la Shoah. Elle retrace comment s'est construite la représentation prépondérante de l'histoire des Juifs du royaume de Bulgarie durant la seconde guerre mondiale, celle de leur « sauvetage » par l'État, allié du Reich, et soulève le voile qui a recouvert la déportation de 11 343 Juifs des régions de Yougoslavie et de Grèce occupées par Sofia. En partant d'exemples concrets, elle met en évidence le rôle déterminant des travaux des juristes, cinéastes, écrivains, dictés à l'origine par le contexte de la période communiste. Les nouveaux dirigeants voulaient alors montrer que la politique antijuive menée durant la guerre était le fait d'une « clique fasciste » et n'engageait ni l'État ni la société. Une opposition fut ainsi affirmée entre une poignée de collaborateurs et de traîtres et une société tenue pour unanime dans sa défense des Juifs de Bulgarie, mais impuissante à aider ceux des territoires occupés.

LAURENT GESLIN

MAGHREB

L'ÉTRANGE ÉTRANGER. Écrits d'un anarchiste kabyle. – Mohamed Saïl, textes réunis et présentés par Francis Dupuis-Déri
Lux Éditeur, coll. « Instinct de liberté », Montréal, 2020, 176 pages, 10 euros.

En 1925, dans le café d'un petit village de Kabylie, Mohamed Saïl ose critiquer le « régime des marabouts », qu'il traite d'« ignobles valets des « civilisateurs » français » : dix jours de prison. En 1929, il lance le Comité de défense des Algériens contre les provocations du centenaire de la colonisation. Saïl est l'un des premiers anarchistes « indigènes ». Insoumis et déserteur pendant la première guerre mondiale, il rejoint les Brigades internationales durant la guerre d'Espagne. À son retour, il combat, en particulier par ses écrits, l'oppression coloniale et le racisme meurtrier de l'administration française. Cette anthologie d'une trentaine de ses textes écrits entre 1924 et 1951, publiés dans divers journaux nord-africains et français, est précédée par des éléments biographiques. Saïl revient aujourd'hui dans la mémoire des luttes, notamment à la faveur de la protestation populaire en Algérie. On raconte que c'est à lui que Jacques Prévert dédia en 1951 son poème *Étranges étrangers*.

AREZKI METREF

TUNISIE, L'APPRENTISSAGE DE LA DÉMOCRATIE, 2011-2021. – Khadija Mohsen-Finan
Nouveau Monde Éditions, Paris, 2021, 240 pages, 17,90 euros.

Sans omettre le creusement des inégalités sociales et régionales, Khadija Mohsen-Finan insiste sur les conquêtes issues du soulèvement populaire de 2011 en Tunisie : tenue d'élections libres, instauration de la liberté d'expression et adoption d'une Constitution garantissant la liberté de conscience. Elle retrace sur une décennie la transition démocratique face aux tentatives de « confiscation du jeu politique » par les principaux partis, à la violence armée et à l'ingérence d'États du Golfe (Qatar contre Émirats arabes unis et Arabie saoudite) qui jouent sur la rivalité entre les formations de la coalition gouvernementale (Ennahda et Nidaa Tounès). Le processus démocratique se construit sur l'irruption du peuple dans la vie publique et politique (sit-in, manifestations, blocages de l'activité économique), sur des compromis entre des partis au pouvoir contestés pour leur incurie face à la « désespérance sociale », ainsi que sur la vitalité de la société civile, initiative du dialogue mettant fin à l'impasse politique.

NICOLAS APPELT

PROCHE-ORIENT

PENSER LA PALESTINE EN RÉSEAU. – Sous la direction de Véronique Bontemps, Nicolas Dot-Pouillard, Jalal Husseini et Abaher El-Sakka
Diacritiques Éditions - Presses de l'IFPO, 2020, Paris, 260 pages, 20 euros.

À l'heure où les autorités israéliennes envisagent sans ciller l'annexion de la majorité de la Cisjordanie tout en maintenant la bande de Gaza dans une situation d'engagement, où en est le sentiment national palestinien ? Les contributions de chercheurs et d'universitaires apportent ici une clarification bienvenue. À la manifestation quotidienne d'une résistance pacifique à l'occupation, par le seul fait de rester accroché à sa terre, s'ajoutent des formes de solidarité et d'action que rend possibles Internet. Les réseaux sociaux, les forums font vivre une parole palestinienne qui défend son identité et qui contribue à la transmission. Internet offre aussi un tremplin aux artistes tout en permettant aux solidarités internationales d'agir et de se faire entendre. Surtout, le réseau, « concept en vogue dans les sciences sociales » comme le fut la notion de « rhizome » pour décrire les dynamiques de solidarité souterraines, est un puissant « rappel de Palestine » pour une diaspora éparpillée.

JULIE EDDAÏKRA

AFRIQUE

L'IMAGINATION AFRICAINE EN MUSIQUE. – Kofi Agawu
Éditions de la Philharmonie, coll. « La rue musicale », Paris, 2020, 640 pages, 19,90 euros.

Professeur distingué au Graduate Center de l'université de la ville de New York, Kofi Agawu assume de ne pas utiliser le pluriel : la musique africaine (subsaaharienne) est globalement fondée sur une « série de cycles, de boucles, de grooves et d'ostinatos », de manière « à appeler, voire à exiger la participation » des auditeurs-danseurs, aussi diverse soit-elle parmi un milliard d'habitants parlant plus de mille langues. Des langues qui, pour beaucoup, ne possèdent aucun terme équivalent à « musique », suggérant que sa pratique est tellement intégrée aux cérémonies, fêtes, travaux, etc., qu'elle se confond avec eux. L'ouvrage traite avant tout de cette expression pour elle-même et vise un public généraliste – mais non ignorant de la théorie – en lui suggérant une liste de cent enregistrements, des tambours yorubas au meilleur de Fela Kuti. Chiche sur ses courants les plus récents, il s'achève sur son appropriation – par Steve Reich, Paul Simon... – et questionne en conclusion : « Présente au commencement, ne pourrait-elle être la clé de l'avenir musical de l'humanité ? »

ÉRIC DELHAYE

ASIE

DANS L'ŒIL DU DÉSASTRE. Créer avec Fukushima. – Sous la direction de Michaël Ferrier
Éditions Thierry Marchaisse, Vincennes, 2021, 272 pages, 29 euros.

Quel impact a pu avoir la tragédie nucléaire de Fukushima sur les pratiques et réflexions des artistes japonais ? C'est tout le sujet, fort peu abordé jusqu'ici, de ce livre coordonné par l'écrivain Michaël Ferrier, qui vit à Tokyo. Se succèdent des entretiens avec une dizaine d'artistes japonais réputés (le groupe Chim-Pom, Aida Makoto, Ohmaki Shinji, Minato Chihiro, Watanabe Kenichi...), des photographes, cinéastes, documentaristes, dramaturges... donnant à voir cet « après-Fukushima » qui n'en finit pas d'être présent dans sa réalité invisible – un désastre aux conséquences encore à venir et dont certaines victimes « ne sont pas encore nées ». Comment montrer ce qu'on ne peut pas voir – la radioactivité ? Esthétique, éthique, technique sont abordées par ces artistes dans un échange libre avec leurs « pairs » français, les photographes Thierry Girard, Héléne Lucien ou Marc Pallain. Ils questionnent la banalisation de la catastrophe, la légalisation de l'inacceptable ou le retour à l'ordre politique et économique.

PHILIPPE PATAUD CÉLÉRIER

CASABLANCA-HANOÏ. Une porte dérobée sur des histoires postcoloniales. – Nelcy Delanoë et Caroline Grillot
L'Harmattan, Paris, 2021, 162 pages, 17,50 euros.

Ce récit nous mène aux confins du Nord-Vietnam, où un groupe de soldats marocains, déserteurs de l'armée française en Indochine, rejoignent le Vietnam et s'établissent dans la région de Yen Bai. Ils y fondent des familles vietnamo-marocaines, dont le destin serait resté méconnu sans la curiosité tenace d'une « caravane de femmes ». Car à l'histoire se superposent d'autres histoires, notamment le parcours des deux écrivaines. Leur amitié s'est nouée dans les plis d'une enquête devenue quête, quand Caroline Grillot rencontre Dung, métisse vietnamo-marocaine, mais aussi française par un père d'origine marocaine et de nationalité française qu'elle n'a jamais connu. En quelques clics, bouteilles à la mer lancées d'un cybercafé enfumé, Grillot découvre l'existence de Nelcy Delanoë, qui a justement publié un ouvrage sur ces *Poussières d'empire* (Presses universitaires de France, 2002). Une intense correspondance, filant entre Chine, Maroc, France, Vietnam..., tisse l'histoire interstitielle mais essentielle d'un passé enfoui.

GENEVIÈVE CLASTRES

LITTÉRATURE

Des dynamiteuses

SIBILLA Aleramo a 30 ans quand paraît *Une femme* (1), son autobiographie romancée, en 1906. Elle n'avait jamais écrit auparavant ; elle n'avait jamais imaginé qu'elle deviendrait une figure importante de la littérature italienne de la première moitié du XX^e siècle, et l'une des premières voix du féminisme dans son pays. Même bourgeoise, même évoluant dans un monde favorisé, elle était, comme tant d'autres, programmée pour la procréation et l'obéissance. Dans *Une femme*, elle raconte comment elle a quitté le Piémont pour accompagner son père qui partait diriger une usine dans le centre du pays, puis a épousé l'un des cadres de l'entreprise, qui l'a dominée, trompée, méprisée. En donnant forme à ses émotions et à ses réflexions sur le papier, elle apprend à se défendre – elle quitte époux et enfant – et à affûter une plume de journaliste, puis d'écrivaine.

« Pauvre vie, mesquine et aveugle, à laquelle on tenait tant ! », écrit-elle. *Tout le monde s'en accommodait : mon mari, le docteur, mon père, les socialistes et les prêtres, les jeunes filles chastes et les prostituées ; chacun tenait à son mensonge avec résignation.* » Dans ce livre-charnière, qui connut immédiatement un grand succès et fut l'un des quatre premiers ouvrages publiés en

France par les éditions Des femmes en 1974, ce ne sont pas les propos militants qui touchent le plus aujourd'hui, mais l'introspection brûlante qui traverse des moments d'égarement avant d'atteindre à la clarté de la révolte.

Luisa Carnés, elle, vient du prolétariat espagnol et arrive sur le marché du travail en 1916. Elle est ouvrière à 11 ans et travaille longtemps dans le textile. C'est avec un récit-roman sur un milieu social découvert à la faveur d'un nouvel emploi qu'elle met en lumière la condition d'autres femmes : *Tea Rooms* (2), en 1934. L'action se passe presque exclusivement dans un salon de thé de Madrid. Les riches y mangent des pâtisseries. Des acteurs y parodient en espérant jouer bientôt dans les films parlants. Les serveuses sont sous surveillance ; elles ne gagnent pas assez d'argent pour prendre le tramway et se font parfois séduire par des clients qui ne seront plus là quand il faudra affronter le drame des avortements clandestins. Là aussi, la parole politique paraît inutile face à la richesse des scènes piquetées à coups d'épingle, où tendresse et fureur sont délicatement voilées.

Dans ces mêmes années, la donne est différente en Argentine pour Silvina Ocampo, qui, dans *Inventions du*

souvenir (3), retrace à sa manière le tohu-bohu de son enfance (le livre, établi à partir de plusieurs états d'un manuscrit entamé en 1960, n'a paru qu'en 1987). Issue d'une famille très fortunée, elle sera l'épouse de l'écrivain Adolfo Bioy Casares et une amie de Jorge Luis Borges. Avec ce poème narratif qu'elle appelle plaisamment une « histoire prénatale », elle va jusqu'à l'adolescence dans un mouvement burlesque gonflé de férocité et de sexualité. C'est un doux jeu de massacre de la pensée des adultes rangés, sur fond d'attention portée aux mendians et aux domestiques. Anne Picard a traduit avec d'habiles mots rares cette raffinée Zazie de Buenos Aires. Postsurréaliste, ce style insolent illustre l'humour du « presque rien », qui sera plus tard celui d'un Copi, et qui concourt à la fabrication d'une belle dynamite verbale.

GILLES COSTAZ.

(1) Sibilla Aleramo, *Une femme*, Des femmes - Antoinette Fouque, Paris, 2021, 256 pages, 8 euros (1^{re} éd. : 1974).
(2) Luisa Carnés, *Tea Rooms*, La Contre-Allée, Lille, 2021, 256 pages, 21 euros.
(3) Silvina Ocampo, *Inventions du souvenir*, Des femmes - Antoinette Fouque, 2021, 192 pages, 16 euros.